



MARIE-HÉLÈNE MONCEL

LE PALÉOLITHIQUE MOYEN DANS LA MOYENNE VALLÉE DU RHÔNE EN FRANCE: LA QUESTION DE LA VARIABILITÉ DES ASSEMBLAGES LITHIQUES DES STADES ISOTOPIQUES 9 À 3

ABSTRACT: *This paper is a discussion based on a new hypothesis about Middle Palaeolithic lithic industry, its variability in time and in the same period, its origin and its development during the isotopic stages 9 to 3. The area which is mainly concerned is the south-east of France, especially the Rhône valley. The latest studies lead to highlight and compare the original features of different sites located together in a limited region. They also lead to the conclusion that distinct technological groups possibly lived at the same time in the Middle and Upper Pleistocene. The reasons of the variability are discussed (activities, raw material, environmental patterns). The variety in the past heralds the Weichselian diversity as well as the Mousterian particularities of the middle Rhône valley, as compared to other French regions.*

KEY WORDS: *France – Middle Rhône Valley – Middle Palaeolithic – Lithic industry assemblages – Reasons of variability*

RESUME: *Cet article est une réflexion sur la variabilité des industries lithiques du Paléolithique moyen dans la moyenne vallée du Rhône, des stades isotopiques 9 à 3. L'étude d'une zone géographique réduite permet de discuter sur l'existence contemporaine de groupes techniques différents. Après description des données lithiques, les raisons de cette variabilité sont discutées: activités, matières premières, données environnementales. Il semble que la diversité amorcée dès les premières phases du Paléolithique moyen annonce celle des Moustériens des stades isotopiques 4 et 3 et permet de définir des particularismes propres à cette région.*

MOTS-CLÉS: *France – Moyenne vallée du Rhône – Paléolithique moyen – Assemblages d'industrie lithique – Raisons de la variabilité*

INTRODUCTION

Les études anthropologiques menées ces dernières années ont montré que les Néandertaliens classiques vivaient à partir d'environ 100 000 ans dans une vaste partie de l'Europe avec comme ancêtres des populations existant sur ce continent il y a au moins 450–400 000 ans, populations dans lesquelles apparaissent les premiers caractères

néandertaliens, en particulier sur la face (Condemi 1992, 1996). Pour le lithicien, une question revient souvent: existe-t-il déjà des groupes "culturels" parmi les populations néandertaliennes et pré-néandertaliennes durant toute cette période, permettant par là-même de tenter de comprendre l'émergence vers 300 000 ans et l'histoire des cultures du Paléolithique moyen (industries sur éclats avec un débitage plus standardisé) dans l'Europe de

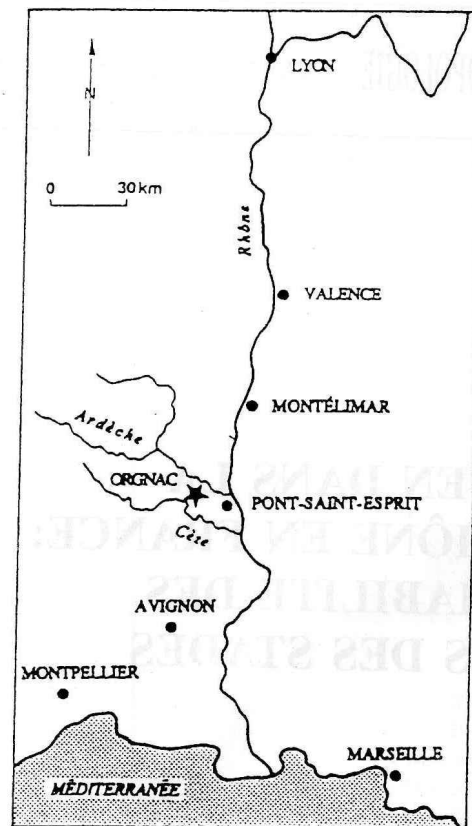


FIGURE 1. Carte de la moyenne vallée du Rhône dans le sud-est de la France. Étoile noire: Orignac 3, le site le plus ancien de la région.

l'Ouest? Question dangereuse certes car il semble clair pour le moment que l'Acheuléen ne livre aucun groupe distinct et que les provinces culturelles parfois désignées sont les conséquences directes des matières premières utilisées (Villa 1981). Alors que dire pour le Paléolithique moyen?

L'analyse des données fauniques conduit déjà à fournir de nombreuses informations sur le mode de vie de ces hommes, leur adaptation et leur mode de subsistance dans des environnements particuliers avec des ressources propres. La question de la chasse ou du charognage est discutée depuis longtemps car essentielle pour décrire le comportement de subsistance (Chase, *in* Mellars, Stringer 1989). La nécessité d'une chasse organisée des hordes d'animaux migrant au gré des saisons pourrait par ailleurs expliquer certaines organisations "sociales" et l'existence de types d'outils ou de comportements techniques, fonction également des données topographiques, géographiques et climatiques (Bindford 1966, 1983). Nous savons que ces hommes étaient des chasseurs très compétents et efficaces (Stiner 1991, Stiner, Kuhn 1992). L'exploitation du monde animal implique de grandes capacités d'observation et probablement de coopération (Otte, Patou-Mathis 1992).

La mise en évidence de choix techniques différents au cours du Pléistocène moyen et surtout du Paléolithique moyen (entre autre le Moustérien) durant ces dernières années est devenue un autre moyen de mieux connaître le comportement de ces populations. La question de la variabilité du Moustérien et de ses raisons est discutée depuis des années (Bordes 1992). A partir de "fossiles

directeurs", différents groupes moustériens ont été proposés par F. Bordes, basés tous sur des fréquences d'outils (Moustérien Ferrassien, Moustérien Typique, Moustérien de type Quina, Moustérien à denticulés, Moustérien de Tradition Acheuléenne). Nous savons maintenant que ces catégories définies peuvent être critiquées par leur analyse partielle du matériel sur lequel repose cette classification et les perturbations qui peuvent affecter l'outillage (reaffûtage, exportation, activités, abondance de matière première, productivité). Les fréquences d'outils ne signifient rien à elles seules et les racloirs sont dans la plupart des cas les outils les plus abondants. En Europe, certains auteurs ont proposé ces dernières années d'expliquer la variabilité au travers de choix techniques et de l'économie des matières premières (Perlès 1991, Boëda 1993, Geneste 1985, Boëda, Geneste, Meignen 1990). La diversité du Moustérien a alors été largement décrite par différents types d'analyses comme des observations techniques pointues, des études sur les traces d'utilisation et des expérimentations lithiques pour reconstituer les gestes du tailleur. Mais ce que pourraient enseigner les outils est parfois négligé, à partir desquels bien sûr on doit ensuite reconstituer les faits techniques nécessaires à leur réalisation. Or les outils sont une partie de ce que les hommes ont utilisé et recherché même si différents types d'outils peuvent être utilisés à une fonction identique et inversement. Ont-ils été préparés d'emblée ou transformés au cours de leur vie selon l'usure ou les besoins indépendamment de la matière première disponible (Roebroeks *et al.* 1997)? Combien de pièces brutes ont-elles été utilisées ou abandonnées le tranchant utilisé (pourquoi des éclats Levallois sont laissés bruts dans un site?). Dans la communauté américaine, les préhistoriens pensent que les groupes moustériens observables sont en réalité le résultat d'activités variées (Bindford 1966, 1983), ou pourraient parfois s'expliquer par des raisons climatiques, les matières premières (plus de reaffûtage durant les périodes froides et l'usage de nombreux racloirs; plus de denticulés et d'encoches durant les périodes

tempérées avec le travail du bois, variations typologiques en fonction de la matière première et liées à l'intensité des occupations) et les données chronologiques (Rolland 1988, Mellars 1989, Mellars 1990, Rolland, Dibble 1990, Dibble 1985, 1987, 1988, 1995, Dibble, Lenoir 1995). Il est un fait que les explications des différences constatées entre les assemblages moustériens demandent de nombreuses hypothèses. Aucun doute que chaque auteur détient une part de vérité (intensité de l'utilisation, matières premières, activités, données de l'environnement, traditions).

Appliquer les questions de la diversité du Paléolithique moyen à une échelle régionale limitée paraît être un moyen réaliste de discuter de la place réelle des matières premières dans les comportements, du rôle des activités (longues occupations ou courtes haltes) des traditions culturelles ou d'autres facteurs (changements climatiques, disponibilité en ressources animales) car à partir de gisements dans un même contexte géographique. La région concernée est la moyenne vallée du Rhône constituée des départements de l'Ardèche et de la Drôme entre Valence et Pont-Saint-Esprit, ensembles de plateaux et de cours d'eau de part et d'autre de la vallée du Rhône, grand couloir de circulation nord-sud (Figure 1). Les gisements sont tous situés à l'heure actuelle sur la rive droite du Rhône, au bord des cours d'eau et plus rarement sur les plateaux. L'absence de découvertes dans la vallée du Rhône est sans doute liée à la difficulté de prospecter les terrasses, aux mouvements du fleuve qui ont pu détruire les traces humaines sans compter la viabilité de cette zone.

Les sites du Paléolithique moyen étant les plus nombreux et les plus riches dans cette zone, ce travail ne concerne que ce complexe pris dans son sens le plus large, sachant bien qu'il ne représente pas l'ensemble des comportements face à la matière première des populations européennes entre 300 et 30 000 ans. Cette période peut paraître bien longue et rendre illusoire de rechercher des témoignages comparables sur un territoire mais malgré la certitude que les sites étudiés ne sont que des flashes dans le temps, l'analyse a été tentée.

LE PALÉOLITHIQUE MOYEN ANCIEN (STADES ISOTOPIQUES 9 À 5; 300 000 À 80 000 B.P.)

La question de la distinction du Paléolithique inférieur et du Paléolithique moyen ancien en Europe de l'ouest

Le Paléolithique moyen débute bien en Europe de l'ouest aux alentours de 300 000 ans (stade isotopique 9 ou 8) alors que la population néandertalienne n'existe pas encore. Plusieurs gisements français et européens attestent de son existence par des industries basées sur une intense activité de débitage avec des chaînes opératoires organisées et plus contrôlées qu'au Paléolithique inférieur – par exemple, la grotte Vaufray, La Chaise, la Micoque (sud-ouest de la France), Biache, Riencourt-les-Bapaume (nord de la France), Orignac 3 (sud-est de la France), Sclayn, Rocourt

(Belgique), Cotte-Saint-Brelade (Grande-Bretagne) (Rolland 1986, Rigaud *et al.* 1988, Tuffreau *et al.* 1988, Moncel 1989, Otte *in* Mellars 1989). Le Paléolithique moyen semble disparaître vers 25–30 000 ans selon les régions pour les groupes les plus tardifs en Europe de l'ouest (stade isotopique 3) (Mellars 1996). Ce que la plupart des auteurs considèrent comme Paléolithique inférieur et Paléolithique moyen a donc perdu en Europe toute valeur chronologique. Au cours du Pléistocène moyen, certains groupes humains connaissent une mutation technologique et typologique, un changement très progressif et indépendant des conditions environnementales qui a lieu à différents moments selon les régions (Moncel 1989), d'où les liens très étroits entre le Paléolithique inférieur et moyen (Pigeot 1991).

Le Paléolithique inférieur est souvent assimilé à l'Acheuléen avec le biface, qui est l'industrie la plus fréquente en Europe. Mais d'autres assemblages paraissent également co-exister, même s'ils sont discutables: Acheuléen méridional (Bordes 1992), des industries sur éclat avec de rares bifaces comme le Tayacien ou l'Evenosien (Bordes 1992, Lumley 1969, Rigaud *et al.* 1988) ou avec de nombreux galets aménagés comme le Colombanien (Monnier, Molines 1993). En raison d'une faible fréquence des bifaces, de leur façonnage et de leur place dans les systèmes de production, certains assemblages lithiques sont attribués à une phase finale ou évoluée de l'Acheuléen et nommés Acheuléen final ou Epi-Acheuléen (Tuffreau 1987) mais le mode de débitage se rapproche plus de ce que l'on observe dans les Moustériens du dernier glaciaire. Acheuléen final, Epi-Acheuléen et Moustérien seraient tous des facettes du Paléolithique moyen. Ceci met en lumière l'existence vraisemblable d'industries de transition et des liens très forts existant entre les deux complexes. Ainsi la présence du biface est nécessaire mais devenue insuffisante pour décrire une série (Acheuléen méridional de F. Bordes avec des hachereaux mais basé en fait sur une activité de débitage dominante avec des nucléus trifaciaux; Boëda 1991). Une industrie avec quelques bifaces peut en définitive appartenir déjà au Paléolithique moyen par les modes de débitage employés et les objectifs recherchés.

Les groupes du Paléolithique inférieur sont en général caractérisés par l'absence de la méthode Levallois. Les premiers signes de sa pratique sont cependant attestés aux alentours de 400 000–350 000 B.P. sur la moyenne terrasse de la Somme, à Cagny-la-Garenne dans le nord de la France, Tuffreau 1989; ou à Orignac 3 dans le sud de la France (Moncel 1989). Comme cette méthode ne devient pas universelle par la suite, elle semble plus être une opportunité technologique (parmi d'autres) adoptée par certains groupes à la fin du Pléistocène moyen. Elle répondrait à la recherche d'une plus grande maîtrise des morphologies et dimensions dans la production d'éclats qui paraît être la plus grande nouveauté des industries du Paléolithique moyen, d'où son association fréquente à ce complexe.

Ce phénomène conduit à produire de nombreux éclats qui peuvent être utilisés bruts en masse, sans nécessité de retouches, alors que le façonnage bifacial en général décline ou est déjà abandonné. Les chaînes opératoires de débitage deviennent indépendantes les unes des autres et de celles du façonnage (dès la phase de collecte des matières premières). Les bifaces "acheuléens" subsistent dans certaines séries mais leur présence ne modifie en rien les caractéristiques des ensembles. Ces pièces parlent plus en faveur de la persistance de caractères résiduels que de réels traits culturels distinctifs. Dans certains assemblages, par exemple le Micoquien en Europe Centrale ou le Moustérien de Tradition Acheuléenne, le façonnage bifacial est une des composantes mais il n'a rien à voir avec le mode de façonnage acheuléen.

Au Paléolithique inférieur, les quelques techno-complexes identifiés montrent que des traits "Paléolithique moyen" existent déjà (types d'outils, comportements techniques). Leur développement, aux dépens d'autres, conduit progressivement à de nouveaux techno-complexes au cours des stades 9 à 5, qui remplacent ensuite totalement les précédents durant les stades isotopiques 4 et 3. La séquence du site d'Ornac 3 dans la moyenne vallée du Rhône permet de constater ce phénomène. Ce gisement donne un exemple typique des premiers temps du Paléolithique moyen dans ce secteur du sud de la France et plus généralement permet de décrire son apparition. Les niveaux les plus profonds appartiennent selon les observations actuelles à la fin du Paléolithique inférieur ou déjà au Paléolithique moyen et la partie supérieure de la séquence livre les plus anciennes traces du Paléolithique moyen en Ardèche il y a 350 000 ans (Moncel 1989). A cela, s'ajoute le site de Payre, daté des stades 7 à 5 avec également une industrie du Paléolithique moyen (Moncel 1996a). Il ne sera pas fait allusion à la base de la séquence de l'abri des Pêcheurs et de l'abri Moula, datant du stade 5, les études étant en cours de réalisation par les fouilleurs.

Les sites d'Ornac 3 et de Payre

Ornac 3 est le gisement le plus ancien du Pléistocène moyen ardéchois avec 10 niveaux archéologiques. Il est localisé sur un plateau calcaire à proximité du canyon de l'Ardèche. C'est un ancien aven effondré, fouillé par J. Combier entre 1959 et 1972 (Combier 1967). Des dents de pré-Neandertaliens ont été découvertes dans les niveaux les plus profonds (350 000 B.P.). Des datations U-Th et ESR sur le plancher stalagmitique indiquent que les plus anciens niveaux archéologiques sont âgés de plus de 350 000 B.P. (Falgüères 1986). Les cendres volcaniques au sommet du niveau 2 sont estimées à un âge autour de 280 000 B.P. (Debard, Pastre 1988). L'occupation du site se serait déroulée essentiellement au cours du stade isotopique 9. Globalement, la faune témoigne d'un climat tempéré mais dans les niveaux supérieurs, les chevaux (*Equus caballus*) deviennent les espèces les plus abondantes et témoignent de conditions climatiques sans doute plus froides.

Payre est une grotte effondrée, située sur une terrasse calcaire à 60 m au dessus de la rivière, à la confluence avec le Rhône (sud de Valence). Depuis 1990, les fouilles ont permis la découverte de 7 dents humaines appartenant à des pré-Neandertaliens et d'un fragment de pariétal dans le niveau le plus profond (Moncel 1993, Moncel *et al.* 1993, Moncel, Condemi 1996, 1997). Les études fauniques sur l'ensemble de la séquence ne montrent pas de grandes différences dans les conditions environnementales. L'assemblage faunique est composé principalement de chevaux (*Equus caballus*), de cervidés, de rhinocéros (*Dicerorhinus mercki*) et d'ours (*Ursus spelaeus*). Le site est daté géochronologiquement des stades isotopiques 7 à 5 (entre 250 000 et 80 000 B.P.) (Masaoudi 1995).

L'industrie lithique d'Ornac 3 et de Payre

La matière première

Tous les niveaux montrent l'utilisation préférentielle du silex (80-90%). D'autres matériaux sont présents mais en très petite quantité, sous la forme de galets et proviennent la plupart des cours d'eau voisins. La plus grande partie du silex est prélevée dans l'environnement immédiat des sites, car abondant (50 à 90% prélevés à moins de 3 km); 2 à 3 km à Ornac 3; 100 m à 15 km à Payre. Il n'est cependant pas de bonne qualité (plaquettes à Ornac 3 et rognons et galets à Payre). Quelques galets de silex très divers, à grains fins et de très bonne aptitude à la taille, ont été collectés sur les rives du Rhône mais en petite quantité (10 km pour Ornac 3 et 2 km pour Payre). Ces silex ne paraissent pas avoir été sélectionnés dans un but particulier sauf toujours pour le débitage (Moncel, Combier 1990). A Payre, un apport de silex de gîtes plus méridionaux (Rochemaure-Meyse), à 15 km du gisement, montre que les hommes pouvaient aller loin pour avoir des matériaux de bonne qualité. La matière première est toujours collectée selon des critères morphodimensionnels précis.

L'activité de débitage

– la coexistence de plusieurs chaînes opératoires de débitage
Le débitage des niveaux profonds 7 à 5a à Ornac 3 est caractérisé par la coexistence de plusieurs méthodes dont la plus courante est représentée par des nucléus centripètes à deux faces opposées à côté de quelques nucléus prismatiques et polyédriques. Les nucléus centripètes portent des traits fortement marqués par la plaquette mais les règles de la production sont proches de celles de la méthode discoïde. Le débitage Levallois est présent ponctuellement à partir du niveau 5b se substituant en fréquence aux nucléus centripètes vers le sommet de la séquence. La part des autres types de nucléus reste la même, insensible aux changements des choix techniques. Les nucléus et les éclats Levallois des niveaux 5b et 5a sont parmi les plus anciens témoins de cette méthode en France (méthodes unipolaire et bipolaire) (autour de 350 000 B.P.). Ces différents modes permettent de produire une gamme variée d'éclats.

Il en est de même dans la plupart des niveaux archéologiques de Payre. Les nucléus discoïdes, les nucléus prismatiques et globuleux sont les pièces les plus fréquentes. La méthode Levallois est exclusivement récurrente centripète sur les quelques nucléus présents mais des éclats Levallois montrent une face dorsale témoignant de la pratique d'autres méthodes (unipolaire et bipolaire). La fréquence de l'usage de la méthode Levallois ne peut être estimée avec exactitude. Elle pourrait dépasser 50% dans la production d'éclats dans le niveau D alors qu'elle est rare dans le niveau F et totalement absente dans le niveau G, le plus ancien.

– l'emploi de la méthode Levallois: une unique chaîne opératoire de débitage

La chaîne opératoire Levallois des niveaux 3 à 1 d'Ornac 3 conduit à l'extraction d'éclats variés sur un même nucléus selon des méthodes différentes (unipolaire, bipolaire, éclat préférentiel, centripète). Ces différentes méthodes sont des étapes dans la gestion du nucléus avec une préférence pour la méthode récurrente centripète, aussi loin que les surfaces le permettent (Moncel 1989, Moncel, Combier 1992) (Figure 2). Cette procédure conduit à une haute productivité et à une production très diversifiée. Quelques éclats sont également récupérés pour être exploités sur leur face d'éclatement qui ne demande qu'une faible préparation. Cette pratique tend à devenir de plus en plus commune au cours du temps.

– l'emploi de la méthode discoïde: une unique chaîne opératoire de débitage

Dans le niveau G de Payre, daté du stade 6, la méthode la plus courante est discoïde avec une production d'éclats larges et épais à dos.

La dimension moyenne des éclats est identique dans les deux sites, autour de 30 à 50 mm. La production n'est pas épaisse, excepté dans le niveau G de Payre, conséquence sans doute de la gestion fréquente des surfaces de débitage selon un concept Levallois ou centripètes. Dans les niveaux supérieurs d'Ornac 3, de très petits éclats (moins de 20 mm), restant toujours bruts et extraits de très petits nucléus, complètent la série (utilisation spécifique, emmanchement?).

L'outillage

L'outillage sur éclat totalise plus de 90% des pièces retouchées à Ornac 3 et 100% à Payre. Ils composent environ 15 à 20% des assemblages sauf dans le niveau 1 d'Ornac 3 avec un taux de 6%. Dans les deux sites, les produits de débitage sont donc modestement retouchés et les supports sont issus de toutes les étapes de l'exploitation. Il semble donc qu'une grande partie de ces produits ait été non-utilisée ou destinée à être utilisés bruts, la forme étant peut-être adaptée aux besoins, augmentant la partie de ce qui est potentiellement utilisable. La plus forte prédétermination dans les chaînes opératoires uniques

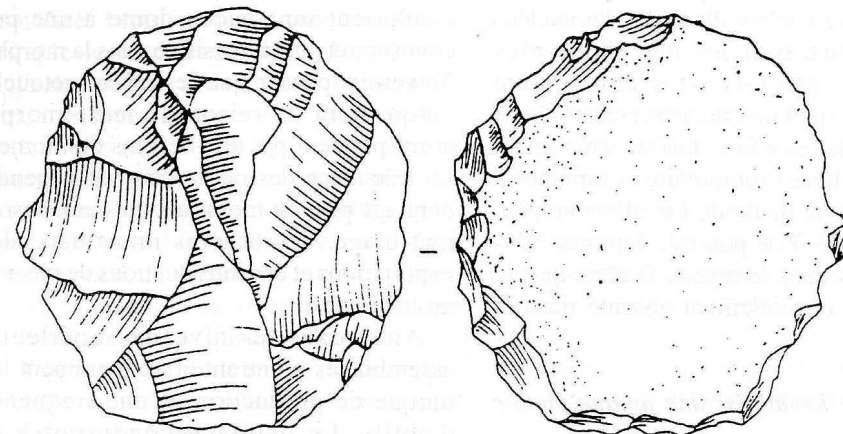
ou la coexistence de plusieurs méthodes dans d'autres cas conduisent sans aucun doute à une production mieux contrôlée et plus diversifiée dans la morphologie des éclats. Toutefois, penser que les pièces retouchées s'expliquent uniquement en raison de leurs morphologies qui ne correspondent pas aux besoins du moment est imprudent. La fréquence des outils pourrait dépendre des modes de débitage plus ou moins adaptés aux besoins mais aussi du reaffûtage, des besoins immédiats, des activités, des exportations et des introductions de pièces, et des traditions ou habitudes.

Ainsi dans les niveaux supérieurs d'Ornac, les assemblages montrent effectivement le choix d'un type unique de production et une fréquence assez réduite d'outils. Le débitage conduirait à une production directement utilisable, sans retouche bien que des éclats Levallois avec des tranchants très fins paraissent peu résistants à l'usage (atelier de taille?) (Figure 3). A l'inverse, les niveaux profonds d'Ornac 3 témoigneraient de la pratique conjointe de plusieurs méthodes de débitage, expliquant peut-être le taux plus élevé de pièces retouchées. Les résultats du débitage n'étant pas totalement "contrôlés", plusieurs méthodes conjointes sont employées pour aboutir à une production en adéquation avec les besoins du moment. Pourtant à Payre, la fréquence de la retouche ne paraît pas être liée à une unique chaîne opératoire ou à l'emploi de plusieurs méthodes de débitage.

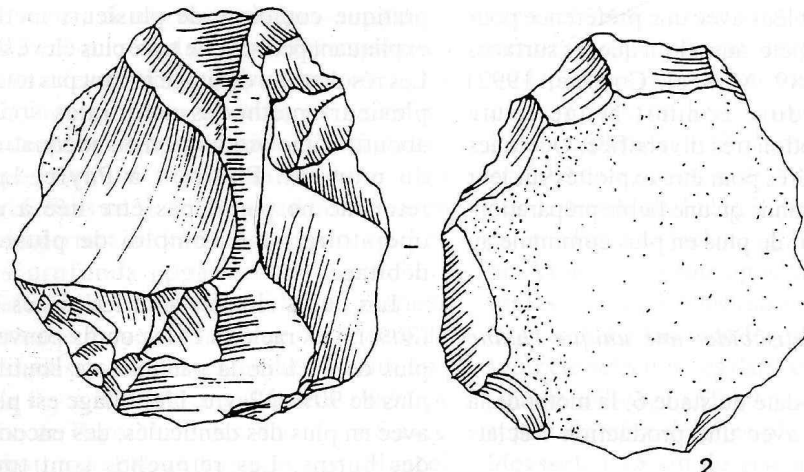
Les outils simples sont les pièces les plus communes (80%). Les racloirs et les outils convergents représentent plus de 50% de la panoplie de l'outillage à Ornac 3 et plus de 90% à Payre. L'outillage est plus varié à Ornac 3 avec en plus des denticulés, des encoches, des grattoirs et des burins. Les retouches sont toujours réduites et écaillées, rarement envahissantes. Les racloirs bifaciaux manquent à Payre ou disparaissent au sommet de la séquence d'Ornac 3. Les racloirs ont comme supports plutôt des éclats fins (Levallois lorsque cette méthode est pratiquée) alors que les denticulés et les encoches sont sur des éclats épais ou des débris informes.

Par ailleurs, l'outillage à Ornac enregistre au cours du temps l'emploi de plus en plus systématique de quelques types d'outils et de types de retouches alors que les racloirs augmentent en fréquence. En revanche, les outils des différents assemblages de Payre sont en général assez similaires entre eux dans leurs retouches et ressemblent à ceux des niveaux supérieurs d'Ornac 3.

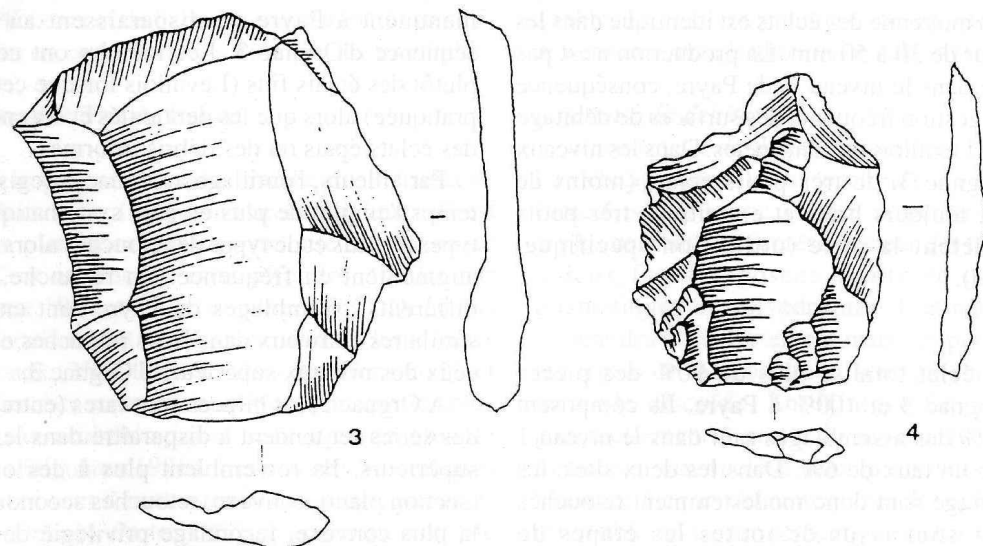
A Ornac 3, les bifaces sont rares (entre 0,5 % et 1,5 % des séries) et tendent à disparaître dans les deux niveaux supérieurs. Ils ressemblent plus à des outils bifaciaux (section plano-convexe, retouches secondaires sur la face la plus convexe, façonnage privilégié des arêtes, zones corticales envahissantes) qu'à de réels bifaces (Moncel 1995b). Ils pourraient être des outils résiduels prouvant une origine acheuléenne aux groupes vivant dans la cavité (Figure 4). La prédominance de formes lancéolées jointes au mode de façonnage nous amènent à supposer quelques



1



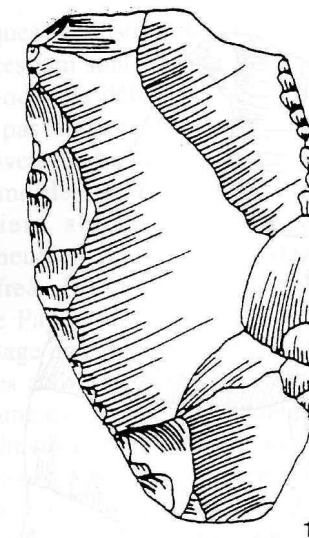
2



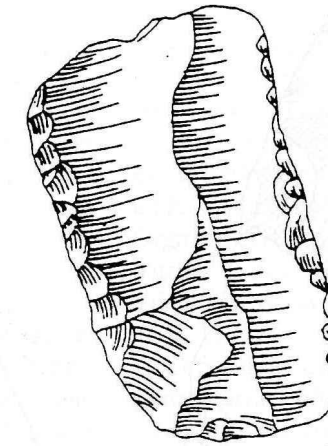
3

4

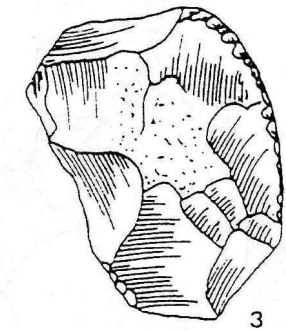
FIGURE 2. Nûcléus Levallois (récurrents centripètes, n°1 et 2) et éclats Levallois (n°3 et 4) (silex local) des niveaux supérieurs d'Orgnac 3 (Ardèche, France). Dessin O. Bernardini.



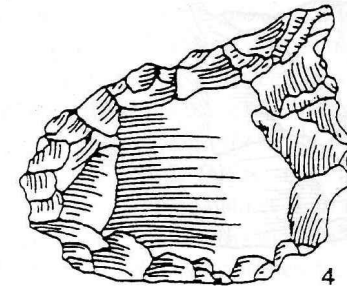
1



2



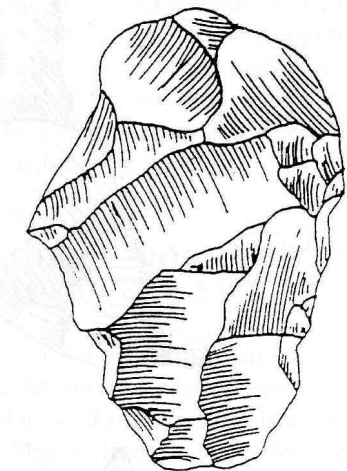
3



4



5



6

FIGURE 3. Racloirs simples et doubles et outils convergents du niveau 1 d'Orgnac 3. Les retouches sont fines, peu envahissantes et parfois denticulées. Le dernier dessin (n°6) est un éclat Levallois sans retouche. Dessin O. Bernardini.

points communs avec le Micoquien d'Europe Centrale. La proximité de la vallée du Rhône, véritable couloir de circulation ouvert à toute influence, pourrait l'expliquer (Bosinski 1967). A Payre, site plus récent, les outils bifaciaux ont disparu. Seuls deux outils bifaciaux partiels sur éclats de silex ont été collectés dans l'unité G. Les galets aménagés sont rares dans toutes les séries. Ce sont habituellement des outils lourds et de grande taille avec un aménagement unifacial sommaire. Toutefois, les matières premières et les morphologies des galets paraissent soigneusement sélectionnées.

Interprétation des données lithiques d'Orgnac 3 et de Payre

Les deux gisements livrent des assemblages d'éclats. Les outils façonnés (bifaces et galets aménagés) sont rares ou absents. Plusieurs chaînes opératoires de débitage coexistent dans les assemblages où une seule méthode de

débitage est pratiquée, même si les niveaux archéologiques sont probablement des mélanges de plusieurs occupations. Il est clair que les tailleurs avaient dans certains cas de nombreuses opportunités technologiques ou habitudes qu'ils n'ont pas hésitées à utiliser. La méthode Levallois n'est pas systématiquement pratiquée. Cependant, quelques règles définissent la plupart des modes de débitage conduisant à une production grandement prédéterminée. Des éclats sont recyclés en nucléus pour produire d'autres petits éclats ou pour augmenter la productivité, bien qu'il n'y ait aucune évidence de manque de matière première (silex abondant à proximité). L'outillage regroupe surtout des racloirs et des outils convergents. Les chaînes opératoires de débitage et de façonnage sont distinctes dès la collecte des matériaux.

Ces deux sites peuvent être attribués au complexe Paléolithique moyen *sensu stricto* (Moncel 1995a). Les niveaux profonds d'Orgnac (jusqu'au 4a inclus) sont plus

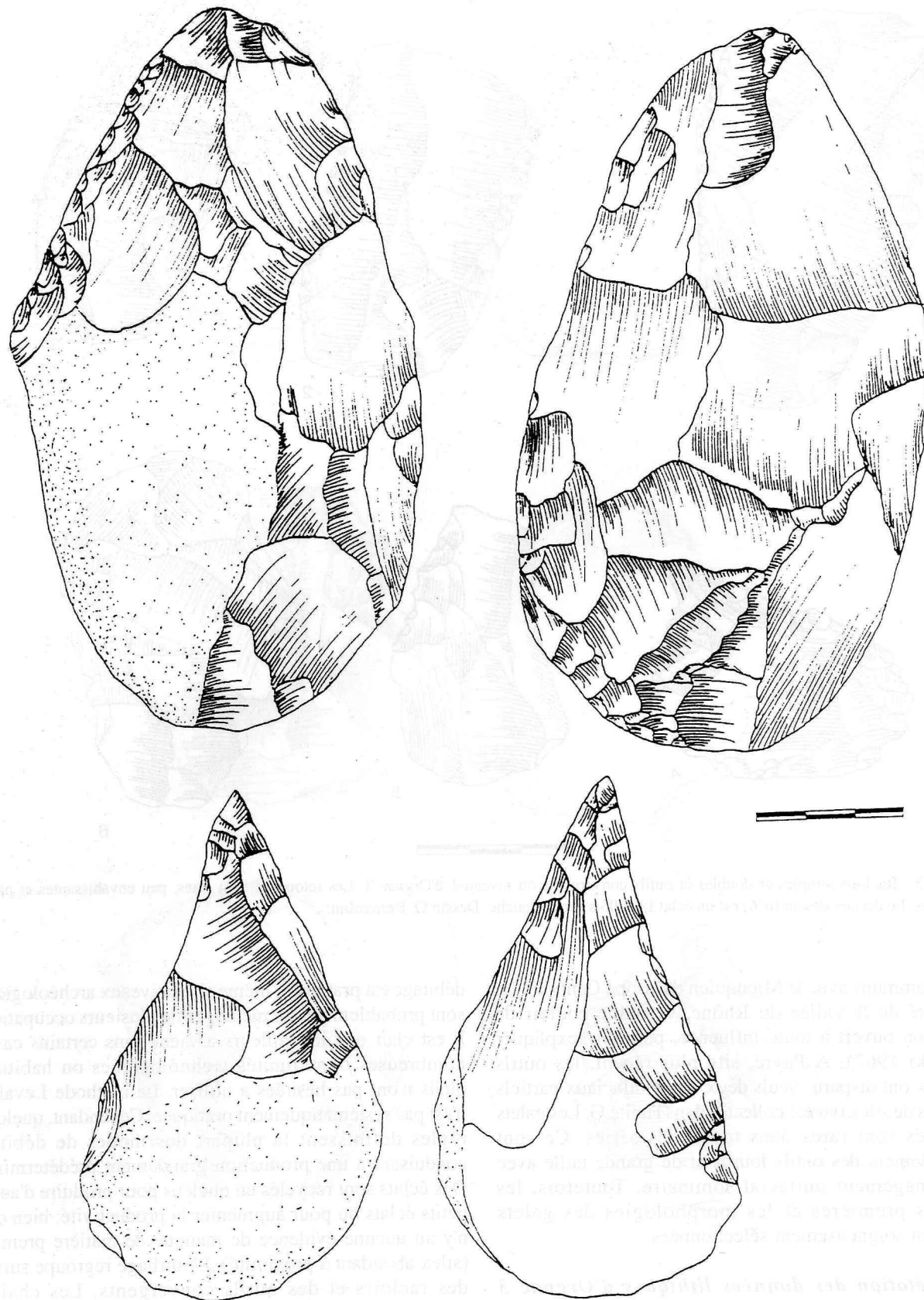


FIGURE 4. Bifaces en silex d'Orgnac 3. Les bifaces ressemblent à de grands racloirs bifaciaux plus qu'à de réels bifaces. Les supports sont de grands éclats ou des fragments de plaquettes. Le façonnage est simple. Les surfaces corticales restent envahissantes. Ce sont les derniers bifaces dans la région, à 300 000 ans. Dessin O. Bernardini.

typiques d'industries de transition. La présence de quelques bifaces, qui sont plus des racloirs bifaciaux, et l'usage de méthodes de débitage dont certaines ont un résultat qui n'est pas totalement contrôlé pourraient être des arguments en faveur de traits acheuléens résiduels et être considérés comme des technocomplexes originaux. Ces niveaux seraient alors attribuables à l'Epi-Acheuléen ou l'Acheuléen final selon la terminologie d'A. Tuffreau (Tuffreau 1987). Les quelques pièces bifaciales de l'unité G de Payre sont des traits isolés dans un contexte de débitage discoïde que l'on rencontre au Moustérien.

Les activités ne sont pas apparemment spécialisées et la faune est diversifiée venant de biotopes locaux variés. La situation géographique est assez identique bien que Payre soit dans une situation de promontoire et Orgnac 3 sur un plateau expliquant peut-être la plus forte proportion de cervidés ou de chevaux selon les niveaux et les conditions climatiques (grands espaces pour des troupeaux). Le complexe Paléolithique moyen paraît donc loin d'être homogène techniquement durant cette période, du moins dans cette partie de la France, même si des différences d'âge existent entre ces deux sites et que le raisonnement ne concerne que deux sites. Les assemblages lithiques du niveau G de Payre sont assez proches des niveaux 3 à 1 d'Orgnac 3 par certains traits: outillage sur éclats et rareté des bifaces, production relativement standardisée, une seule méthode de débitage. A l'inverse, les séries de D, E, F de Payre seraient plutôt proches de celles des niveaux moyens, 4a et 4b: variétés des méthodes de débitage, faible "standardisation" des nucléus Levallois. L'âge de Payre (stades isotopiques 5 et 6), plus récent que le sommet de la séquence d'Orgnac 3 (fin du stade 9), pourrait seulement expliquer la quasi-absence des bifaces. Si l'on se fie aux observations des séries d'Orgnac, les bifaces disparaîtraient très tôt de cette partie de la vallée du Rhône. Le Moustérien de Tradition Acheuléenne est inconnu dans cette région, qui plus est avec des bifaces sans rapport avec les pièces acheuléennes au regard de leurs morphologies et de la technique de façonnage.

La base de la séquence d'Orgnac 3 livre un Paléolithique moyen avec des traits acheuléens résiduels (Acheuléen final, Epi-Acheuléen). Au cours du temps, le matériel lithique s'enrichit en racloirs et s'appauvrit en bifaces. Dans certaines séries, les méthodes de production sont souvent diversifiées (niveaux 7-4a d'Orgnac 3, D, E, F de Payre) et pourrait refléter des groupes humains plus riches potentiellement en manières de faire. Dans d'autres cas, seules existent certaines méthodes, les "plus efficaces" ou un choix unique est opéré.

Les séries lithiques de Payre et des niveaux supérieurs d'Orgnac 3 s'apparentent à ce qui serait considéré comme classiquement du Moustérien charentien, en particulier de type Ferrassie du dernier glaciaire weichselien: les éclats sont plutôt fins, pas seulement dus à l'usage répété de la méthode Levallois, les retouches sont réduites, les racloirs ont comme supports privilégiés des éclats Levallois. Pourtant certains traits s'en éloignent: les retouches Quina

ou bifaciales sont rares ou totalement absentes, s'expliquant peut-être par la finesse fréquente des supports. Certains éclats sont cependant épais. Par ailleurs, l'abondance des racloirs, en particulier dans le niveau 1 d'Orgnac 3 et dans les séries de Payre, pourrait rapprocher les assemblages du Moustérien typique. A l'heure actuelle, il est clair qu'il est difficile de rattacher chaque ensemble archéologique à un faciès du Moustérien défini par F. Bordes (Bordes 1992). Orgnac 3 et Payre sont-ils les témoins au Pléistocène moyen d'un faciès régional rhodanien du Paléolithique moyen qui a déjà été évoqué pour des périodes plus récentes (Geneste *et al.* 1994)?

Cependant comme rien ne permet d'expliquer les particularités observées: types d'occupations, mélange d'occupations, conditions climatiques différentes (phases tempérées et fraîches sans liens avec les diversités technotypologiques) ou matières premières (plaquettes, galets, rognons de terrains variés), les considérer comme des traits originaux propres à chaque unité archéologique conduit à l'idée (comme cela a été observé dans d'autres régions françaises) que les premiers groupes du Paléolithique moyen étaient déjà marqués par une diversité dans leurs comportements techniques.

LE PALÉOLITHIQUE MOYEN RÉCENT (STADES ISOTOPIQUES 4 ET 3)

Les gisements du Paléolithique moyen récent sont regroupés la plupart dans et autour des gorges de l'Ardèche (Le Figuier, Maras, Ranc Pointu, Baume d'Oullins, Pêcheurs, Saint-Marcel, Ranc de l'Arc, Abri des Pêcheurs) et s'étendent sur une période qui va de 80 000 à environ 30 000 B.P. (Moncel 1997). Dans le nord de la région, seules les deux grottes de Soyons (Néron et Moula) appartiennent aussi au Paléolithique moyen récent, du moins une grande partie de leurs séquences (Defleur 1988, Defleur *et al.* 1994).

A partir des années 60, les études menées sur ces sites ont montré que le Moustérien le plus récent de la région s'apparentait globalement à la famille charentienne et plus précisément au groupe Ferrassie (Combié 1967). Il n'y a pas de Moustérien à denticulés, ni de Moustérien de Tradition Acheuléenne et tous les assemblages du Paléolithique moyen montrent une grande fréquence de racloirs. Les bifaces semblent vraiment disparaître des assemblages au cours des stades isotopiques 8 ou 7. Le sommet de la séquence d'Orgnac 3 serait le dernier moment où ces outils font encore partie modestement de l'outillage.

Les nouvelles analyses menées ces dernières années, en particulier sur les aspects plus techniques des séries, ont abouti dans un premier temps à constater que la chaîne opératoire Levallois était apparemment utilisée assez systématiquement pour cette période (récurrent centripète, unipolaire, bipolaire). Les comportements techniques paraissent plus homogènes que dans les périodes

antérieures, même si quelques règles techniques différaient entre les séries. Les dernières études montrent qu'en réalité, comme pour les plus anciens Paléolithique moyen, les groupes humains emploient des méthodes de débitage plus diversifiées que ce que nous imaginions et pas uniquement Levallois. Cependant, à l'inverse des plus anciennes occupations Paléolithique moyen de la région, les hommes ont pratiqué préférentiellement une méthode même si quelques autres types de nucléus sont présents ici et là attestant de modes de débitage complémentaires et très secondaires. Cette tendance paraît être la grande originalité des Moustériens récents. Activité ou efficacité plus grande alors que la collecte des matériaux a lieu toujours aux alentours des gisements? Il est vrai que le silex, matière première la plus utilisée sous la forme de blocs et galets, et d'autres roches sont abondants dans tous les cours d'eau et les plateaux. La disponibilité en matières premières ne peut être cependant une explication au choix d'une seule méthode de débitage ou au choix d'un type précis de débitage. Tout au long du Paléolithique moyen dans la région, les hommes ont utilisé de préférence les roches locales abondantes de toutes dimensions, quelles que soient les conditions environnementales. Il n'y a aucune trace d'introduction de roches très lointaines ou de transport sur de très longues distances (pas plus de 20 km environ pour de rares cas).

L'emploi de la méthode Levallois

L'utilisation de la méthode Levallois caractérise la majorité des sites et des unités archéologiques: Ranc de l'Arc, Ranc Pointu, Pêcheurs, Maras, Néron, abri Moula (Defleur 1988, Defleur *et al.* 1994, Moncel 1996c, Moncel 1997). Alors que les nucléus Levallois sont récurrents centripètes pour la plupart dans les niveaux supérieurs d'Ornac 3, les méthodes récurrentes unipolaires et bipolaires deviennent la pratique la plus courante au cours des stades isotopiques 4 et 3. L'usage très ancien de la méthode récurrente centripète (stade isotopique 9) est un trait original à la région alors que dans d'autres régions françaises la méthode unipolaire est la première utilisée (Geneste 1985, Moncel 1996c, Moncel 1997).

La production de base est l'éclat et plus rarement la lame et la pointe, de grande ou de petite dimension sans à l'évidence de raisons matérielles liées à la matière première employée: petits éclats à la Baume d'Oullins et au Ranc de l'Arc (Moncel 1997) et des pointes au sommet de la séquence d'une des grottes de Soyons (Defleur *et al.* 1994). Les outils dominants sont les racloirs et les pièces retouchées sont en général peu nombreuses. Il semble que la production réponde aux besoins sans demander de retouches systématiques. Ou alors il faut y voir des habitudes qui conduisent à un aménagement réduit des pièces et surtout à une absence de reffûtage ou à une longue histoire de reprise de la pièce, comportement que l'on voit parfois dans le nord de l'Europe, là où abonde aussi le silex (Roebroeks *et al.* 1997).

Parmi les Moustériens les plus récents, certains assemblages montrent parfois un débitage de lames plus abondant, cependant toujours associé à une grande production d'éclats, selon une méthode Levallois, celle-là même la plus employée, unipolaire et bipolaire. Le contexte s'y prête donc.

L'abri du Maras en est un exemple. Il a été fouillé par R. Gilles et J. Combier dans les années 50 (Combiér 1967). Huit niveaux moustériens ont été attribués à une phase récente du Paléolithique moyen sur la base des études sédimentologiques et fauniques, sans données radiométriques (Würm II-III?). Les niveaux profonds sont un Paléolithique moyen à débitage Levallois unipolaire. Les trois niveaux du sommet de la séquence ont été considérés comme des industries de transition au regard de l'abondance des lames (Combiér 1967). Une analyse récente montre qu'en réalité le nombre de lames a été surestimé (entre 5 à 10% des produits par niveau), que toutes les lames proviennent d'une chaîne opératoire Levallois récurrente unipolaire sur des nucléus sur éclat ou fragment de silex ou directement sans préparation sur des galets (emploi de la convexité du galet ne nécessitant aucune mise en forme) (Figure 5). Les lames ne sont jamais retouchées et utilisées sans doute brutes. La présence de lames, voulue et non accidentelle, est inhabituelle au Paléolithique moyen pour la vallée du Rhône et pourrait être la preuve d'une tradition originale des Moustériens sur leur fin. Certains niveaux récents de l'abri Moula ont bien livré des lames associées à de nombreux restes de rennes (Defleur 1988). Mais rien dans les restes fauniques du Maras ne peut en effet expliquer ce choix de produire des supports allongés (forte fréquence du renne mais aussi des chevaux, des bovinés et ces espèces sont présents dans des sites où sont pratiquées d'autres méthodes de débitage et obtenus d'autres types de supports). Le lien entre une activité spécialisée de chasse et une production de lames dans ces Moustériens tardifs est pour le moment sans fondement même si la lame fait figure d'objet de boucherie (*cf.* Rencourt-les Bapaume, Tuffreau *et al.* 1993) au même titre que d'autres supports. Quoi qu'il en soit, les assemblages du Maras n'annoncent pas les industries du Paléolithique supérieur de la région. Les lames sont obtenues selon une méthode Levallois (Moncel 1996c). Les nucléus à lames ne sont pas prismatiques. Ce phénomène d'une production laminaire se rencontre aussi dans quelques sites moustériens tardifs du sud de la France ou du nord de l'Italie.

L'emploi de la méthode "discoïde"

L'usage de cette méthode est plus rare, du moins à l'heure actuelle, et les niveaux de la grotte de Saint-Marcel en sont des exemples. Cette cavité est localisée près du canyon de l'Ardèche, peu loin de l'abri du Maras. Elle a été fouillée par R. Gilles dans les années 70. Environ 17 niveaux archéologiques ont été distingués dans la partie supérieure du remplissage. Un des plus récents (niveau e) a été daté

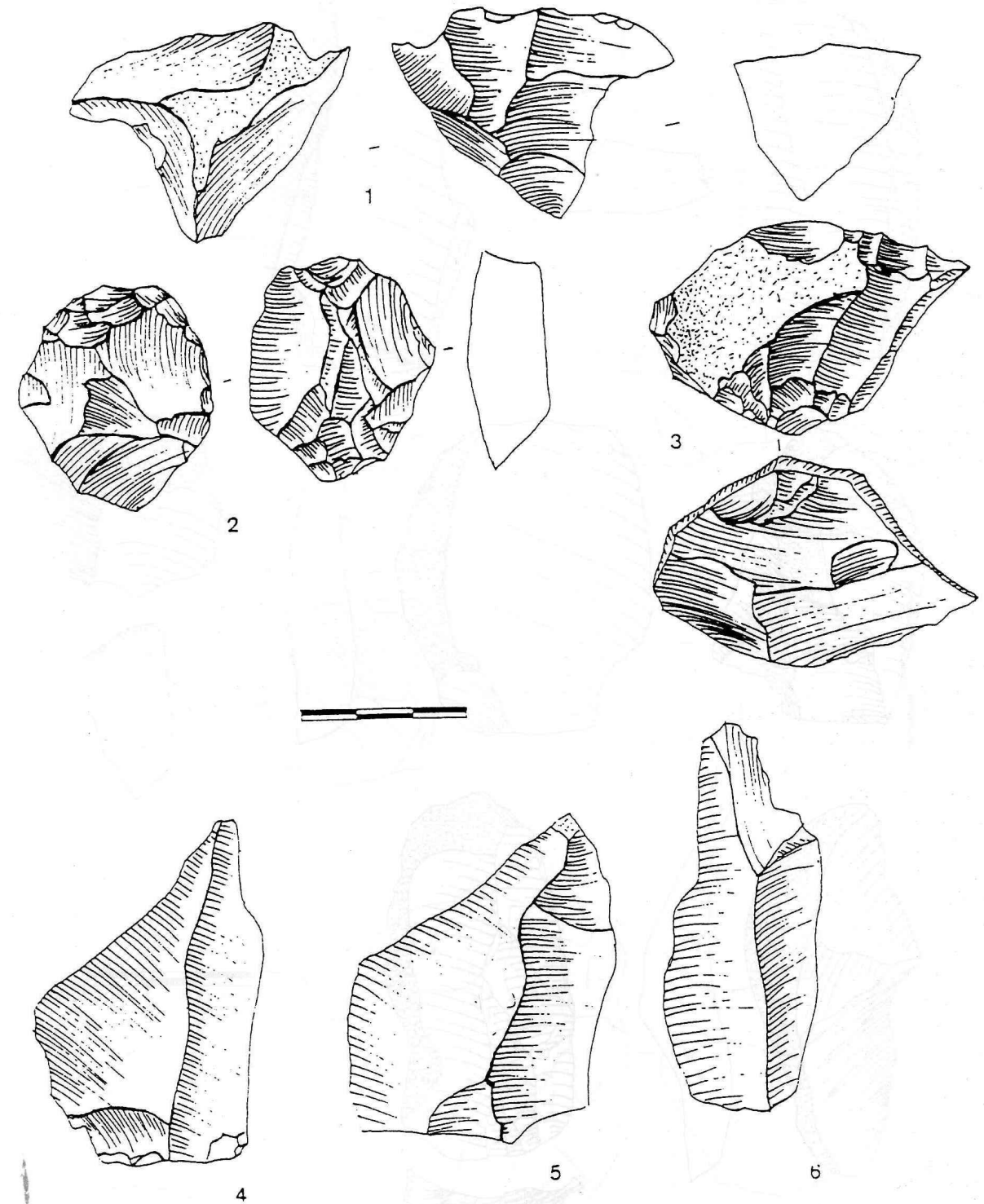


FIGURE 5. Nucléus Levallois (n°1,2,3) et lames (n°4,5,6) (galets de silex local) du niveau 1 du Maras. La production laminaire est originale pour la région, à l'inverse du nord de la France. Les lames sont Levallois, venant de nucléus à lames ou à éclats. Cette production est intentionnelle.

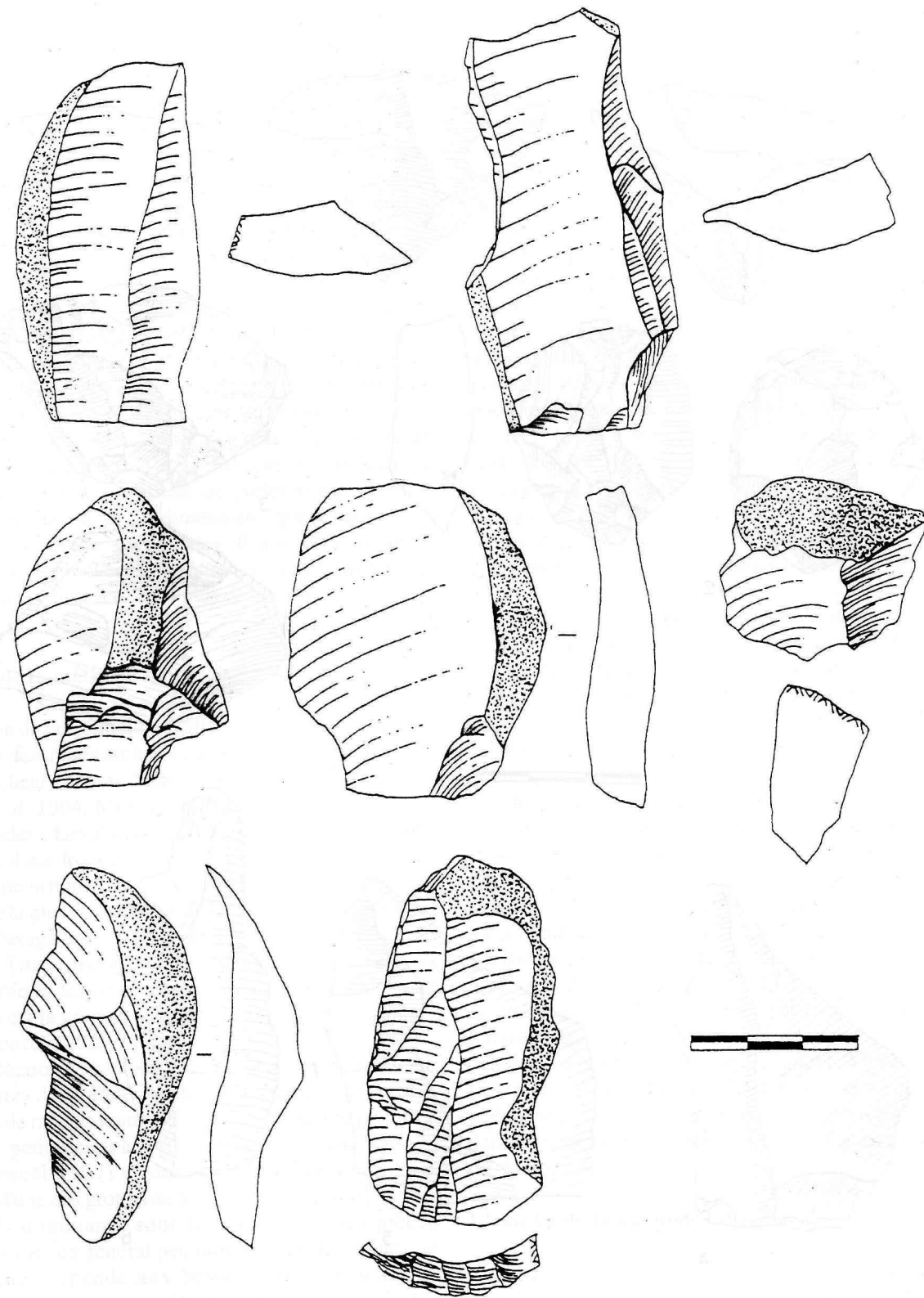


FIGURE 6. Nucléus discoïdes de la grotte de Saint-Marcel (niveau i). Le silex provient de galets des rivières locales. L'objectif du débitage est un éclat épais avec un dos. Le débitage est en volume, sur une ou deux surfaces, très différent de la méthode Levallois.

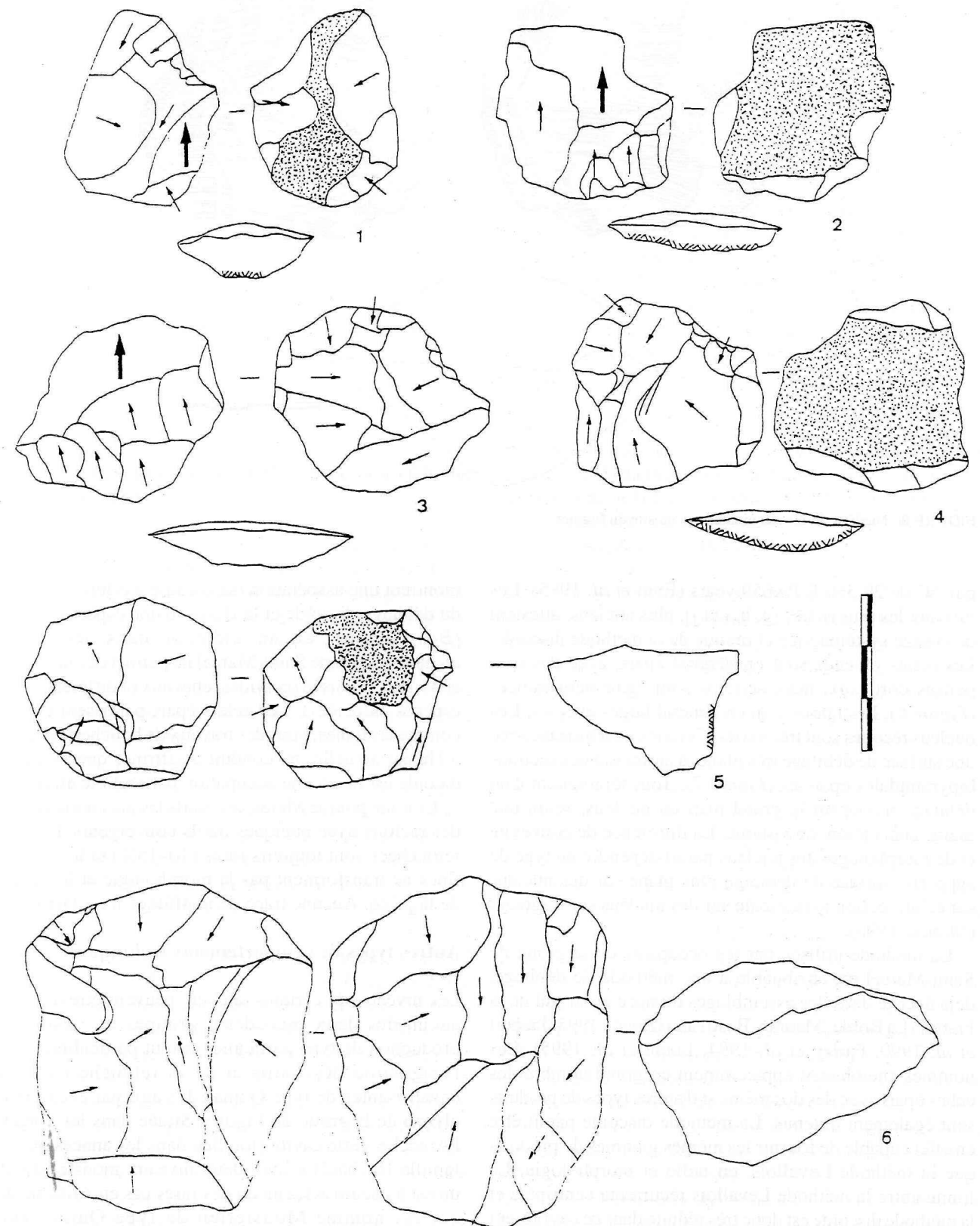


FIGURE 7. Éclats à dos cortical de la grotte de Saint-Marcel (niveau g). Ce type d'éclats est produit par des nucléus discoïdes.

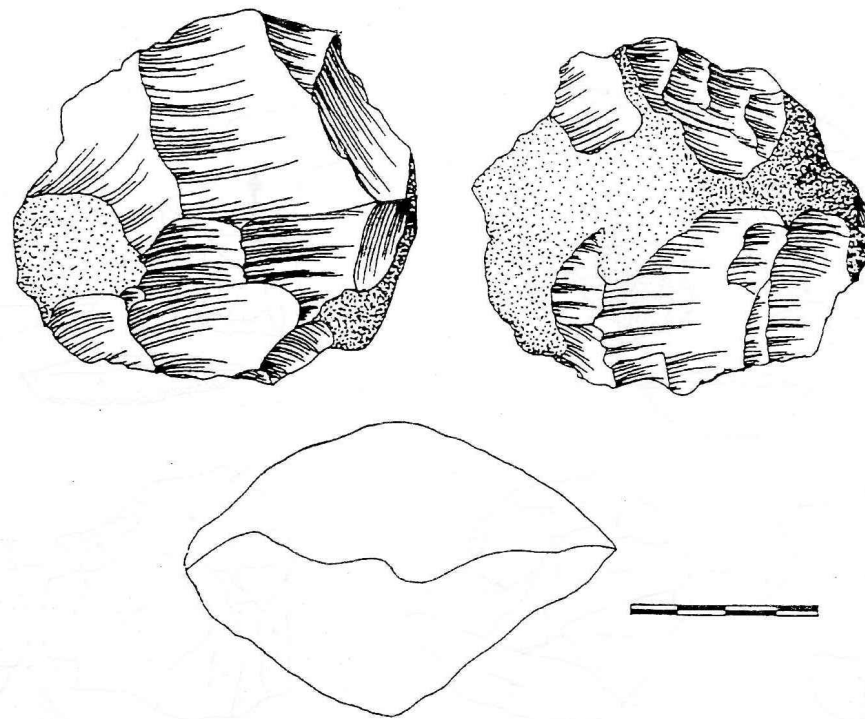


FIGURE 8. Noclés du niveau moustérien du site du Figuiet.

par ^{14}C de 29 330 B.P. ± 650 years (Evin *et al.* 1985). Les niveaux les plus riches (g, h, i et j), plus anciens, attestent de l'usage systématique et unique de la méthode discoïde. Les éclats obtenus sont en général épais, avec des dos, parfois corticaux, mais certains sont également minces (Figure 6). Les talons sont en général larges et épais. Les nucléus récoltés sont très variés. Certains sont minces, avec une surface de débitage très plane, d'autres ont des sections bipyramidales épaisses (Figure 7). Tous témoignent d'un débitage recoupant le grand plan du nucléus, selon une même conception, en volume. La différence de convexité et de morphologie des nucléus paraît dépendre du type de supports: surface de débitage plus plane sur des nucléus sur éclat, section pyramidale sur des nucléus sur fragment (Moncel 1998).

La méthode utilisée par les occupants de la grotte de Saint-Marcel est attribuable à une méthode de débitage, déjà décrite dans des assemblages du nord et du sud de la France (La Borde, Mauran, Beauvais) (Boëda 1993, Jaubert *et al.* 1990, Farizy *et al.* 1994, Locht *et al.* 1995). Les hommes cherchaient apparemment en grand nombre des éclats épais avec des dos même si d'autres types de produits sont également obtenus. La méthode discoïde paraît être en effet capable de fournir les mêmes gammes de produits que la méthode Levallois, en taille et morphologie. La limite entre la méthode Levallois récurrente centripète et la méthode discoïde est donc très réduite dans ce cas présent avec une production présentant la même variabilité, même si les éclats épais à dos sont plus nombreux et paraissent être ce qui est recherché en premier lieu (Lenoir, Turq 1995). Alors que les sites où se rencontre cette méthode

montrent une association (sans cause à effet) entre l'usage du débitage discoïde et la chasse d'une espèce dominante (*Bos*, bison), aucun élément dans les niveaux archéologiques de Saint-Marcel ne permet de constater une activité spécialisée (cervidés, chevaux et différentes autres espèces associées). Les éclats épais paraissent efficaces, comme les lames, pour des travaux de boucherie mais rien, à l'heure actuelle, ne conduit à affirmer que la méthode discoïde est liée à une occupation particulière en Ardèche.

Comme pour le Maras, les outils les plus nombreux sont des racloirs avec quelques outils convergents. Les pièces retouchées sont toujours rares (10–15%) et les retouches fines ne transforment pas la morphologie et le tranchant de la pièce. Aucune trace de reaffûtage n'est visible.

Autres types de comportements techniques

Les niveaux de certains sites ne peuvent être attribués à aucun des deux précédents groupes en raison d'une production de type particulier et tout particulièrement de l'originalité des outils et de la retouche (retouches envahissantes de type Quina). Il s'agit par exemple d'un niveau de la grotte du Figuiet. Située dans les gorges de l'Ardèche, cette cavité (fouillée dans les années 50 par la famille Huchard) a livré deux niveaux moustériens dont un est à l'heure actuelle un des rares cas en Ardèche de ce qui est nommé Moustérien de type Quina (autres témoignages dans certains niveaux des grottes de Soyons). Malheureusement son âge n'est que supposé (fin du Würm II ?). Les éclats sont très épais comme dans les niveaux de la grotte de Saint-Marcel mais la retouche est en majorité

scalariforme (Quina) (Moncel 1996b). La méthode de débitage aboutit à l'abandon de nucléus de type discoïde (Figure 8). Mais en réalité deux ou trois surfaces sont exploitées alternativement afin de produire des éclats à dos. Une des faces finit parfois très plane, donnant l'illusion de l'utilisation d'un concept Levallois. Cette méthode n'est pas la seule employée. Des nucléus Levallois ont également été récoltés dans ce niveau, fait rare d'une association de méthodes de débitage pour les Moustériens récents du secteur. Les résultats sur la faune n'étant que partiels, il est impossible de discuter sur les activités qui ont eu lieu sur le site. La principale méthode de débitage reconnue ici commence à être décrite dans d'autres régions, démontrant son originalité (par exemple à Sclayn en Belgique où une méthode similaire est liée à une chasse spécialisée au chamois (*Rupicapra rupicapra*) (Moncel 1996d).

Le Paléolithique moyen récent dans la vallée du Rhône: Vaucluse et Gard

Dans les zones géographiques qui entourent le secteur étudié, des fouilles récentes montrent que la méthode Levallois est aussi largement utilisée (unipolaire et centripète), parfois complétée par des chaînes opératoires de débitage spécifiques (par exemple production d'éclats de grande taille). Ces sites sont la Combette, Murs, Berigoule, la Baume des Peyrards ou le Bau de l'Aubesier au sud-est de l'Ardèche, dans le Vaucluse (Jaubert, Lebel, Texier *in* Buisson-Cattil *et al.* 1994; Texier, Francisco-Ortega 1995). Le silex est la matière première la plus fréquemment employée et est ramassée autour du site dans la plupart des cas. Pour les auteurs, le choix de la méthode de débitage paraît être lié aux activités de chasse qui sont orientées vers quelques espèces (aurochs et chevaux au Bau de l'Aubesier, chevaux et bouquetins à la Combette), mais différents types d'espèces sont présents dans une même occupation.

Dans le Gard, au sud de l'Ardèche, une nouvelle lecture des assemblages lithiques de Ioton et de Brugas montre que ces Moustériens utilisaient une méthode discoïde identique à celle des niveaux de Saint-Marcel (Meignen 1976, 1981, Geneste *et al.* 1994). Ils paraissent donc plus proches à l'heure actuelle techniquement de certains faciès ardéchois que de ceux du Vaucluse. La grotte Mandrin dans la Drôme indique l'usage du débitage Levallois centripète et unipolaire et la production d'éclats, de lames et de pointes. Un de ces niveaux livre une forte retouche scalariforme faisant figure d'exception à l'heure actuelle, comme pour le Figuiet, dans la région (Giraud *et al.* 1998). Les racloirs sont les outils les plus nombreux mais sont moins abondants proportionnellement dans les assemblages d'outils (15–20%). Le reaffûtage reste rare.

DISCUSSION

La question de la variabilité des assemblages lithiques du Paléolithique moyen

Le Paléolithique moyen débute probablement autour de 300 000 B.P. en Europe et en France. A Orgnac 3, il se définit par une plus forte standardisation de la production et de l'outillage et la persistance de quelques bifaces à la base de la séquence. Les dernières analyses techniques et typologiques en date d'Orgnac 3 et de Payre, les deux plus anciens sites de l'Ardèche, permettent de constater une diversité des groupes humains à la fin du Pléistocène moyen et au début du Pléistocène supérieur, apparemment sans influence décelable. L'emploi de la méthode Levallois récurrente centripète à Orgnac 3 avant le stade isotopique 5 donne à la région une place originale (Moncel 1989, Moncel, Combier 1992) et atteste d'une des plus anciennes utilisations de la méthode Levallois en Europe de l'ouest (stade isotopique 9). A l'inverse de ce qui est observé dans la France du sud-ouest (grotte Vaufray, Rigaud *et al.* 1988, La Chaise, Delagnes 1990), à Biache dans la France du nord (Boëda *in* Tuffreau 1988) cette méthode est pratiquée plutôt à partir du stade isotopique 5 (Geneste 1985). Payre montre l'usage de la méthode discoïde au cours des stades isotopiques 6 et 5.

Cet ancien Paléolithique moyen ne se démarque pas des industries qui se développent plus tard dans la région aux stades 4 et 3 (réurrence des solutions techniques dans des conditions environnementales favorables à leur existence). Les méthodes de débitage rencontrées perdurent dans les périodes plus récentes et produisent des éclats d'épaisseur différente ou des lames et des pointes qui sont retouchées en racloirs ou en outils convergents ou restent bruts. La coupure chronologique des stades 9–5/4–3 paraît sans raison d'être du point de vue technique.

Un lien entre les choix techniques, des activités diversifiées, les types de sites et leurs dispositions ne peut être mis en évidence dans la région à partir des connaissances actuelles. Il n'y a pas à l'heure actuelle de sites spécialisés en Ardèche comme on en rencontre dans d'autres régions (fondés sur la faune). Tout produit débité serait efficace. La méthode discoïde dans des sites de boucherie spécialisés comme à Beauvais (Locht *et al.* 1995), La Borde (Jaubert *et al.* 1990), Mauran (Farizy *et al.* 1994), Sclayn en Belgique (Moncel 1996d) n'existe pas dans la vallée du Rhône. Le seul niveau archéologique qui pourrait être un cas d'activité spécialisée est le niveau 1 d'Orgnac 3 considéré comme un atelier de taille (très faible taux de pièces retouchées, très nombreux nucléus et milliers d'éclats), en raison de l'abondance du silex à proximité du lieu. Il en est peut-être de même dans certains niveaux de l'abri Moula où des lames sont associées à de nombreux restes de rennes (Defleur 1988). L'environnement s'est pourtant modifié à plusieurs reprises pendant cette période mais les choix techniques ne semblent pas réellement être sensibles au contexte climatique (région méridionale avec

des variations faibles de températures même s'il y a des phases forestières et steppiques). Il est vrai que le débitage Levallois est souvent associé à une période "froide" comme par exemple dans les niveaux supérieurs d'Ornac 3 et les Moustériens récents des stades 4 et 3. Les matières premières restent abondantes dans cette zone et les hommes ont récolté principalement du silex de qualité variée (galets, rognons, plaquettes) autour des sites, parfois du quartz et du quartzite (Abri des Pêcheurs). Le degré d'investissement est donc faible. Les éclats, produits les plus fréquents, sont assez petits, sans doute en raison de la dimension moyenne des matériaux disponibles mais celle-ci peut être de grande taille (plaquette ou rognon). Les racloirs sont toujours les outils dominants dans la panoplie de l'outillage, par ailleurs peu nombreuse, et les retouches sont peu envahissantes. Aucune preuve indubitable de reaffûtage n'existe dans les sites ardéchois à l'heure actuelle, en en particulier pendant les périodes plus froides, sauf peut-être au Figuier (retouches Quina) (Dibble, Lenoir 1995, Rolland, Dibble 1990, Dibble 1995). La faible fréquence des outils ne peut pas plus s'expliquer par des occupations de courte durée dans tous les sites (Dibble 1995). Malgré l'abondance du silex et son accessibilité, les nucléus sont souvent assez épuisés, peut-être afin d'obtenir certains types de produits ou en raison de la dimension moyenne des blocs de silex récoltés. Des éclats sont également récupérés pour être débités: apprentissage, production d'autres types d'éclats et de très petits en particulier, habitudes indépendantes des conditions extérieures.

Les diversités techniques constatées face à l'unité typologique paraissent donc être plutôt des traditions techniques qui perdurent du stade isotopique 9 au stade 3 laissant la marque d'un groupe.

Les Moustériens ardéchois peuvent actuellement être regroupés en trois groupes utilisant des systèmes de production différents, qui peuvent bien sûr être le reflet d'un même groupe "culturel", s'exprimant différemment selon les activités ou les lieux. Le plus fréquent est celui employant un système dominant ou unique Levallois, suivi par celui de la méthode discoïde (y compris les nucléus centripètes). Les résultats de la production sont à la fois différents et semblables, un type, l'éclat puis parfois la lame et la pointe, étant plus fréquent que les autres dans chacun des deux groupes (épais à dos ou mince) et le rendement peut être différent. Les racloirs demeurent toujours les outils les plus fréquents. Les données sont encore trop limitées pour comprendre l'originalité par exemple du Figuier (Quina) dans son contexte régional et son taux de retouches très faible (plus réduit que dans le sud-ouest de la France, Geneste *et al.* 1994). L'idée d'un faciès rhodanien peut être suggérée.

Presque tous les sites de la région renferment plusieurs unités archéologiques présentant souvent des traits communs. Le site choisi par les hommes pourrait être aussi un élément à entrer dans le cadre de traditions. Sinon comment expliquer la permanence des assemblages au cours du temps dans certains gisements: l'occupation du

site, son contexte, le moment induit de grandes similarités entre les niveaux, lieux, dans un parcours du territoire du groupe.

Il est donc évident que l'attribution de tous les Moustériens de la moyenne vallée du Rhône à la grande famille des Charentiens est insatisfaisante (Combiér 1967, Bordès 1992): débitage Levallois pour le Ferrassie, pas de débitage Levallois pour le Quina avec la retouche scalariforme et que dire lorsque la série ne rentre dans aucun de ces cas! Même s'ils possèdent tous un grand nombre de racloirs, leurs comportements techniques les dissocient les uns des autres. Nous pouvons imaginer que, dans ce cas régional, les racloirs servaient à la plupart des activités (peu d'outils convergents et autres types) en complément des éclats bruts, lames ou pointes (car adaptés, haltes de courte durée, matières premières abondantes, activités liées à la zone géographique ?).

L'Ardèche appartient à l'Europe du sud, une des deux aires géographiques et topographiques dont est constituée l'Europe de l'ouest, avec des grandes plaines pour le nord et des zones montagneuses, des plateaux et des bassins enclavés pour le sud. Les conditions de vie étaient vraisemblablement sans commune mesure pour les hommes selon les conditions climatiques: survie de certaines espèces animales, taille des hardes et espace à exploiter et gérer d'échelle différente. Ces deux mondes expliquent sans doute certains éléments de la variabilité moustérienne que l'on constate dans la région et pourquoi pas également l'existence par exemple d'un débitage de lames sur nucléus prismatiques dans le nord (Tuffreau *et al.* 1993, Revillon 1995) alors que cette méthode demeure très rare dans le sud. Les quelques lames sont obtenues sur des nucléus Levallois (Moncel 1996c). L'aspect des matériaux disponibles y est sans doute pour quelque chose: grands rognons de silex dans le nord, petits blocs de silex dans le sud ou autres roches. L'influence de la matière première ne peut être négligée sans pour autant expliquer toutes les différences comme pour l'Acheuléen (Villa 1981).

Alors que dans le nord de la France, l'occupation semble discontinue, surtout pendant les périodes les plus froides (Tuffreau 1987), la vallée du Rhône connaît une occupation permanente des stades isotopiques 9 à 3. Ce fait est lié sans aucun doute à la situation méridionale de la région, sous des influences méditerranéennes guidées par la vallée du Rhône. Les changements climatiques ont dû être limités (comme le montrent des séquences palynologiques). Cette région n'a pas enregistré la diversité moustérienne que l'on rencontre dans d'autres régions comme dans le sud-ouest de la France permettant à cette zone d'être le terrain d'étude et de construction de modèles sur les liens entre les types d'outils, le reaffûtage, les matières premières et les conditions climatiques (Rolland, Dibble 1990, Dibble, Lenoir 1995). La moyenne vallée du Rhône pourrait être un cas particulier, une enclave pour des raisons géographiques et climatiques. Les sites sont toujours accessibles et la relative absence de lieux d'habitat sur les

plateaux vient plus d'un problème de prospection. Une préférence pour les cours d'eau ne pourrait être explicable que par un choix (occupation des plateaux lors de périodes plus récentes, mégalithes). L'eau a toujours été disponible et tous les sites connus actuellement sont à proximité d'un cours d'eau. L'absence de sites vraiment spécialisés est-elle due à une situation d'abri par rapport à la vallée du Rhône, à l'abondance de la matière première à toute période (haute productivité des nucléus quelle que soit la méthode), à la richesse en faune qui ne bouge pas selon les saisons ou les modifications climatiques (même altitude des sites), au grand nombre de biotopes accessibles.

Ces nouvelles études montrent qu'il existe une variabilité certaine à l'intérieur du Paléolithique moyen dans la vallée du Rhône sur toute sa durée de vie, variabilité qui ne s'explique pas pour le moment, si ce n'est par des traditions indépendantes apparemment des activités, des changements climatiques ou de la disponibilité en matière première. Elles semblent s'exprimer par des habitudes techniques (Levallois, discoïde, ...) qui prévalent un certain moment, se développent conjointement dans la même zone géographique et conduisent à produire des éclats épais ou fins et parfois des lames et des pointes, peu retouchés. Les choix techniques tendent à devenir plus souvent orientés vers une méthode unique au Paléolithique moyen récent dans une unité archéologique alors qu'au Paléolithique moyen ancien les méthodes peuvent coexister dans un même assemblage. Il est bien évident que ces considérations sont basées sur l'état actuel des connaissances donc sujettes à être remises en question à tout moment.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements au Professeur Dibble, du Département de Préhistoire de l'Université de Pennsylvanie, pour la relecture de cet article, pour ses conseils et commentaires et son encouragement à le soumettre. Mes remerciements également au Professeur Mellars de l'Université de Cambridge et au Professeur K. Valoch pour les discussions sur les comportements des Néandertaliens d'Europe Centrale.

BIBLIOGRAPHIE

- BINFORD L. S., BINFORD S. L., 1966: A preliminary analysis of functional variability in the Mousterian of Levallois facies. *Amer. Anthropol.* 68: 238-295.
- BINFORD L. S., 1983: *In pursuit of the past*. London, Thames, Hudson.
- BOEDA E., 1991: La conception trifaciale d'un nouveau mode de taille paléolithique. In: B. Vandermeersch, A. Bonifay (Eds.): *Les premiers Européens*. Pp. 251-267. Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Paris.
- BOEDA E., 1993: Le débitage discoïde et le débitage Levallois récurrent centripète. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 6: 392-404.
- BOEDA E., GENESTE J.-M., MEIGNEN L., 1990: Identification de chaînes opératoires lithiques du Paléolithique ancien et moyen. *Paléo* 2: 43-80.
- BORDES F., 1992: *Leçons sur le Paléolithique*, II. Presses du CNRS.
- BOSINSKI G., 1967: *Die Mittelpaläolithischen Funde im Westlichen Mitteleuropa*. Fundamental Band 4, Köln, 206 p.
- BRACCO J.-P., 1997: Du site au territoire. L'occupation du sol dans les hautes vallées de la Loire et de l'Allier au Paléolithique supérieur (Massif Central). *Gallia Préhistoire* 38: 43-67.
- BUISSON-CATIL J. (Ed.), 1994: *Le Paléolithique moyen en Vaucluse. A la rencontre des chasseurs néandertaliens de Provence nord-occidentale*. Notices d'Archéologie vauclusienne 3, Avignon.
- COMBIER J., 1967: *L'Ardèche dans son contexte paléoclimatique*. Delmas, Bordeaux.
- CONDEMI S., 1992: Les hommes de Saccopastore (Italie). *Cahiers de Paléanthropologie*. CNRS, Paris.
- CONDEMI S., 1996: Does the Human Fossil Specimen from Reilingen (Germany) belong to the *Homo erectus* or to the Neanderthal lineage? *Anthropologie* XXXIV, 1-2: 69-77.
- DEBARD E., PASTRE J.-F., 1988: Un marqueur chronostratigraphique du Pléistocène moyen à la périphérie du Massif Central: la retombée à clinopyroxène vert du Sancy dans le site acheuléen d'Ornac III (Bas-Vivarais, SE France). *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris* 306, II: 1515-1520.
- DEFLEUR A., 1988: Le Moustérien de l'abri Moula (Soyons, Ardèche). *Travaux du Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale*. Pp. 127-138. Université d'Aix-en-Provence.
- DEFLEUR A., BEZ F., CREGUT-BONNOURE E., FONTUGNE M., JEANNET M., TALON B., THINON M., COMBIER J., 1994: Industrie, restes humains et datation du gisement de la Baume Néron (Soyons, Ardèche). *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris* 318, II: 1409-1414.
- DELAGNES A., 1990: Analyse technologique de la méthode de débitage de l'Abri Suard (La Chaise de Vouthon, Charente). *Paléo* 2: 81-88.
- DIBBLE H. L., 1985: Raw Material Variation in Levallois flake manufacture. *Curr. Anthropol.* 3: 391-393.
- DIBBLE H. L., 1987: Comparaisons des séquences de réduction des outils moustériens de la France et du Proche-Orient. *L'Anthropologie Paris* 1: 189-196.
- DIBBLE H. L., 1988: Typological Aspects of Reduction and Intensity of Utilization of Lithic Resources in the French Mousterian. In: H. L. Dibble, A. Monet-White (Eds.): *Upper Pleistocene Prehistory of Western Eurasia*. Pp. 181-197. University Museum Symposium Series 54, University of Pennsylvania.

- DIBBLE H. L., 1995: Middle Paleolithic Scaper Reduction: Background, Clarification and Review of the Evidence of Date. *J. of Archaeological Method and Theory* 4: 299–368.
- DIBBLE H. L., LENOIR M., 1995: Raw material availability, intensity of utilization, and Middle Palaeolithic assemblage variability. In: *The Middle Palaeolithic site of Combe-Capelle Bas (France)*. Pp. 289–312. University Museum Monograph 91, Pennsylvania.
- EVIN J. (Ed.), 1985: Lyon natural radiocarbon measurements X. *Radiocarbon*, 27, 2B: 386–454.
- FALGUERES C., 1986: *Datations de sites acheuléens et moustériens du midi méditerranéen par la méthode résonance de spin électronique (ESR)*. Ph.D. dissertation, University of Paris VI.
- FARIZY C., DAVID F., JAUBERT J., 1994: Hommes et bisons du Paléolithique moyen à Mautan (Haute-Garonne). *Gallia Préhistoire* XXX.
- GENESTE J.-M., 1985: *Analyse lithique d'industries moustériennes du Périgord: une approche technologique du comportement des groupes humains du Paléolithique moyen*. Ph.D. dissertation, University of Bordeaux I.
- GENESTE J.-M., JAUBERT J., LENOIR M., MEIGNEN L., TURQ A., 1997: Approche technologique des Moustériens charentais du sud-ouest de la France et du Languedoc oriental. *Paléo* 9: 101–142.
- GIRAUD Y., BRUGAL J.-P., JEANNET M., 1998: Un nouveau gisement moustérien en moyenne vallée du Rhône: la grotte Mandrin à Malataverne (Drôme). *BSPF* 95, 1: 7–17.
- JAUBERT J., BRUGAL J.-P. (Eds.), 1990: Les chasseurs d'aurochs de La Borde: un site Paléolithique moyen (Livernon, Lot). *Document d'Archéologie Française* 27.
- LENOIR M., TURQ A., 1995: Recurrent, Centripal Debitage or discoïd versus Levallois in the Northeast of the Aquitaine Basin: Continuity or Discontinuity? In: H. L. Dibble, O. Bar Yosef (Eds.): *The definition and interpretation of Levallois Technology*. Monograph in World Archaeology 23: 249–257.
- LHOMME G., 1984: Les campements de chasseurs paléolithiques de l'Abri des Pêcheurs à Casteljeau. *Ardèche Archéologie* 1: 6.
- LUMLEY H. de, 1969: Le Paléolithique inférieur et moyen du midi méditerranéen dans son cadre géologique. *Gallia Préhistoire*.
- LOCHT J.-L., SWINNEN C., ANTOINE P., AUGUSTE P., PATOU-MATHIS M., DEPAEPE P., FALGUERES C., LAURENT M., BAHAIN J.-J., 1995: Le gisement Paléolithique moyen de Beauvais (Oise). *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 2: 213–227.
- MASAOUDI H., 1995: *Application des méthodes du déséquilibre des familles de l'uranium (230 Th/234 U) et de la résonance de spin électronique (ESR) à la datation des sites d'Ornac 3, de Payre et de l'Abri des Pêcheurs (Ardèche)*. Ph.D. dissertation. Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.
- MEIGNEN L., 1976: Le site moustérien charentien de Ioton (Beaucaire, Gard). *Association Française d'Etude du Quaternaire* 1: 3–17.
- MEIGNEN L., 1981: L'abri moustérien de Brugas (Vallabrix, Gard). *Gallia Préhistoire* 1: 239–253.
- MELLARS P., 1989: Chronologie du Moustérien du Sud-Ouest de la France: actualisation d'un débat. *L'Anthropologie* (Paris) 1: 53–72.
- MELLARS P. (Ed.), 1990: *The Emergence of Modern Humans. An Archaeological Perspective*. Edinburgh University Press.
- MELLARS P., 1996: *The Neanderthal Legacy. An archaeological perspective from Western Europe*. Princeton University Press.
- MELLARS P., STRINGER C. (Eds.), 1989: *The Human Revolution. Behavioural and Biological Perspectives in the Origins of Modern Humans*. Edinburgh University Press.
- MONCEL M.-H., 1989: *L'industrie lithique du site d'Ornac 3 (Ardèche, France). Contribution à la connaissance des industries du Pléistocène moyen et de leur évolution dans le temps*. Ph.D. dissertation, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.
- MONCEL M.-H., 1993: Le site de Payre (Commune de Rompon, Ardèche): une occupation humaine du Paléolithique moyen ancien. *Quaternaire* 4: 149–157.
- MONCEL M.-H., 1995a: Contribution à la connaissance du Paléolithique moyen ancien (antérieur au stade isotopique 4): l'exemple de l'Ardèche et de la moyenne vallée du Rhône (France). *Préhistoire Européenne* (Liège) 7: 81–111.
- MONCEL M.-H., 1995b: Bifaces et outils-bifaces du Paléolithique moyen ancien à partir de deux sites Ornac 3 et Payre (Ardèche). *Paléo* 7: 157–171.
- MONCEL M.-H., 1996a: Une nouvelle industrie du Paléolithique moyen ancien en Ardèche (France). *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris* 323, IIa: 275–282.
- MONCEL M.-H., 1996b: Remarques sur le Moustérien de type Quina de la grotte du Figuier (Ardèche). *Ardèche Archéologie* 13: 6–13.
- MONCEL M.-H., 1996c: L'industrie lithique paléolithique moyen de l'Abri du Maras (Ardèche, France) – fouilles R. Gilles et J. Combier. La question des Moustériens récents et du débitage laminaire au Paléolithique moyen. *Gallia Préhistoire* 1: 1–41.
- MONCEL M.-H., 1996d: La couche 5 de Sclayn (Belgique): les chaînes opératoires de débitage et les objectifs de la production (Moustérien de type Quina). In: M. Otte (Ed.). ERAUL, Liège (in print).
- MONCEL M.-H., 1997: De la diversité du Paléolithique moyen en Ardèche (moyenne vallée du Rhône, France) et de son originalité. *L'Anthropologie* (Paris) 3: 482–511.
- MONCEL M.-H., 1998: Les niveaux moustériens de la grotte Saint-Marcel (Ardèche). Fouilles René Gilles. Reconnaissance de niveaux à débitage discoïde dans la vallée du Rhône. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 95, 2: 41–71.
- MONCEL M.-H., COMBIER J., 1990: L'exploitation de l'espace au Pléistocène moyen: l'approvisionnement en matières premières lithiques, l'exemple du site d'Ornac 3 (Ardèche, France). *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 10–12: 299–314.
- MONCEL M.-H., COMBIER J., 1992: L'industrie lithique du site pléistocène moyen d'Ornac 3 (Ardèche). *Gallia Préhistoire* 34: 1–55.
- MONCEL M.-H., BAHAIN J.-J., FALGUERES C., EL HAZZAZI N., KALAI C., MASAOUDI H., MJAHAD M., PATOU-MATHIS M., RENAUT-MISKOVSKY J., 1993: Le site de Payre (Commune de Rompon): un site Paléolithique moyen ancien dans un contexte d'abri effondré. Premier bilan des études pluridisciplinaires: position chronologique, paléo-environnement, paléoclimatologie. *Quaternaire* 4: 159–173.
- MONCEL M.-H., CONDEMI S., 1996: Découverte de dents humaines dans le site paléolithique moyen de Payre (Ardèche, France). *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris* 322, IIa: 251–257.
- MONCEL M.-H., CONDEMI S., 1997: Des restes humains dans le site paléolithique moyen ancien de Payre (Ardèche): dents et pariétal. Nouvelles découvertes de 1996. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 2: 168–171.
- MONNIER J.-L., MOLINES N., 1993: Le "colombanien": un faciès régional du Paléolithique inférieur sur le littoral armoricain atlantique. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 4: 283–295.
- OTTE M., PATOU-MATHIS M., 1992: Comportements de subsistance au Paléolithique moyen en Europe. *Paléo* 4: 29–34.
- PERLES C., 1991: Economie des matières premières et économie du débitage: deux conceptions opposées? Pp. 35–45. *Colloque 25 ans d'études technologiques en Préhistoire*. Antibes, APDCA, Juans les Pins.
- PIGEOT N., 1991: Réflexions sur l'histoire technique de l'homme: de l'évolution cognitive à l'évolution culturelle. *Paléo* 3: 167–200.
- REVILLION S., 1995: Technologie du débitage laminaire au Paléolithique moyen en Europe septentrionale: état de la question. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 4: 425–443.
- RIGAUD J.-P. (Ed.), 1988: *La grotte Vaufray: paléoenvironnement, chronologie, activités humaines*. Mémoires de la Société Préhistorique Française XIX. Paris.
- ROEBROEKS W., KOLEN J., VAN POECKE M., VAN GIJN A., 1997: "Site J": an Early Weichselian (Middle Palaeolithic) Flint Scatter at Maastricht-Belvedere, The Netherlands. *Paléo* 9: 143–172.
- ROLLAND N., 1986: Recent findings from La Micoque and other sites in south-western and mediterranean France: their bearing on the "Tayacien" problem and middle Palaeolithic emergence. In: G. B. Bailey, P. Callow (Eds.): *Stone Age Prehistory*. Pp. 121–151. Cambridge University Press.
- ROLLAND N., 1988: Observations on Some Middle Paleolithic Time Series in Southern France. In: H. L. Dibble, A. Monet-White (Eds.): *Upper Pleistocene Prehistory of Western Eurasia*. Pp. 162–179. University Museum Symposium Series 54, University of Pennsylvania.
- ROLLAND N., DIBBLE H. L., 1990: A new synthesis of middle Palaeolithic variability. *American Antiquity* 3: 480–499.
- STINER M. C., 1991: Food Procurement and Transport by Human and Non-Human Predators. *J. of Archaeol. Science* 18: 455–482.
- STINER M. C., KUHN S. L., 1992: Subsistence, Technology and Adaptive Variation in Middle Palaeolithic Italy. *Amer. Anthropol.* 94: 306–339.
- TEXIER P. J., FRANCISCO-ORTEGA I., 1995: Main Technological and Typological Characteristics of the Lithic Assemblages from level 1 at Berigoule (Murs, Vaucluse). In: H. Dibble, O. Bar Yosef (Eds.): *The definition and interpretation of Levallois Technology*. Monograph in World Archaeology 23: 213–227.
- TUFFREAU A., 1987: *Le Paléolithique inférieur et moyen du nord de la France (Nord, Pas de Calais, Picardie) dans son cadre stratigraphique*. Ph.D. dissertation, University of Lille.
- TUFFREAU A. (Ed.), 1989: *L'Acheuléen dans l'ouest de l'Europe*. Colloque Saint Riquier, CERP 1998.
- TUFFREAU A., SOMME J. (Eds.), 1988: Le gisement Paléolithique moyen de Biache Saint Vaast (Pas de Calais). *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, vol. I, Paris.
- TUFFREAU A. (Ed.), 1993: Rencourt-les-Bapaume (Pas-de-Calais). Un gisement du Paléolithique moyen. *Document d'Archéologie Française* 37.
- VILLA P., 1981: Matières premières et provinces culturelles dans l'Acheuléen français. *Quaternaria* (Rome) XXIII: 19–35.

Marie-Hélène Moncel
Institut de Paléontologie Humaine
1, rue René Panhard
75013 Paris
France